

BUREAUX: RUE NAIN, 4

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Ghaisnée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Ascenberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 15, 9 48, 11 46, m., 12 23, 1 53, 3 39, 5 12, 6 48, 7 28, 8 38, 9 38, 11 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 22, 7 12, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10 53, 7 18, 8 23, 10 36, 11 28 Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 10, 8 05, 9 40, 11 28, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 28, 11 00. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 1 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir.

BOURSE DE PARIS
DU 4 NOVEMBRE

2 1/2	62 10
4 1/2	88 75
Emprunts (5 0/0)	98 80

DU 5 NOVEMBRE

2 1/2	61 85
4 1/2	88 85
Emprunts (5 0/0)	98 65

ROUBAIX, 5 NOVEMBRE 1874

DÉPARTEMENT DU NORD
Election du 8 novembre 1874.

GANDIDAT CONSERVATEUR
M. Constant FIÉVET
Membre du Conseil général,
Maire de Masny (arrondissement de Douai),
Agriculteur, Industriel,
Officier de la Légion d'honneur.

BULLETIN DU JOUR

Un décret inséré au Journal officiel d'aujourd'hui fixe au 22 novembre les élections municipales dans toute la France.

Nous avons, il y a quelque temps, appelé l'attention sur l'effrayante diminution de la population française. Nous avons analysé le travail de M. Raudot, montrant que cette diminution avait été de plus de 400,000 individus, pendant la dernière période quinquennale dont le recensement a été publié. Bien entendu, avons-nous dit, ce chiffre est complètement en-dehors du déficit causé par la perte de l'Alsace et de la Lorraine, et il faut l'attribuer à la limitation immorale des naissances.

Une importante publication anglaise, la *Revue d'Edimbourg*, commentant un fait aussi grave, se livre à un calcul désespérant pour la France: Si cette diminution se maintenait seulement, dit-elle, et au lieu de se ralentir elle tend plutôt à s'accroître, dans cent quatre-vingt-trois ans, il n'y aurait plus un seul habitant en France!

On dira que cent quatre-vingt-trois ans sont un long espace de temps. Il nous paraît que non, quand il s'agit de la vie d'une nation comme la France. Mais, avant d'atteindre un siècle, la déperdition de population serait déjà bien suffisante pour faire descendre la France au rang des plus petits Etats; avant cinquante ans seulement, l'Allemagne compterait le double d'habitants que la France, et nos petits fils ne pourraient pas même avoir la pensée de se soustraire à la police prussienne. N'importe; faisons de belles phrases sur la régénération de la France!

Fauilleton du Journal de Roubaix
DU 6 NOVEMBRE 1874.

ADRIENNE

PAR
CLAIRE DE CHANDENEUX
(SUITE).

Celui-ci dirigea sur Adrienne un regard étincelant de reproche, qu'elle soutint fièrement, et reprenant son assurance: — Mon Dieu, monsieur, dit-il en bauchant un sourire, je crois, en vous voyant, être victime d'une erreur et m'être involontairement rendu coupable d'une indiscretion. — Comment donc cela, monsieur? demanda M. Audouin, qui ne pouvait avoir le moindre soupçon. — Je ne reconnais pas en vous, monsieur, la personne que je venais chercher sur une indication fautive, causée par l'identité des noms. — Oui, fit M. Audouin avec bonhomie, cela arrive fréquemment; les Audouin sont nombreux; rien n'est plus facile que de les confondre. Cependant, ceux de Poitiers ont rarement quitté la province. — Ah! vous êtes de Poitiers, monsieur, dit Emmanuel en évitant ainsi une réponse directe. — De Poitiers... une bonne ville. Y connaissez-vous quelqu'un?

— Pas précisément. Cependant, M. Véridan l'ingénieur... — Vous connaissez Véridan? — J'ai eu l'honneur de lui être recommandé... Mais vous même vous devez être en relation comme compatriote. — C'est mon meilleur ami, interrompit M. Audouin triomphalement. — Ah! je vous en félicite... dit M. de Maupéril en se mordant ses lèvres. — Mais s'il vous protège, vous devez le voir souvent; je m'étonne, monsieur, de vous avoir jamais rencontré chez lui. — Oh! j'y vais très-peu, trop peu... il est dans les grandeurs. — Dans la fortune seulement. C'est toujours l'homme du monde le plus simple, tout rond, parfait pour ses vieux amis. — Cela prouve son excellent jugement. — Et son bon cœur. Ah! parlez-lui de moi, parlez-lui d'Audouin, et vous verrez? dit M. Audouin avec une fatuité naïvement grotesque. — Je me félicite, monsieur, du hasard qui m'en fournit ce soir l'occasion. — Trop aimable, monsieur! je suis également charmé... Les deux hommes s'inclinèrent sur cet échange de politesses, l'un avec une franchise toute cordiale, l'autre avec une roideur de plus en plus accentuée. Cette maison était un vrai gubier. Emmanuel adressa un profond salut à Mme Audouin, toujours muette, puis

à Adrienne, qui prit de nouveau une lampe pour le reconduire. M. Audouin les accompagnait; mais, dans le corridor, une quinte de toux l'obligea à s'arrêter. Adrienne tira doucement derrière elle la porte de l'antichambre. — Monsieur, dit-elle d'un ton très-bas, mais très-ferme, vous savez maintenant que j'ai un père, une mère, et... un frère au besoin, pour me protéger contre l'impertinence de vos lettres et de vos visites. Elle ouvrit la porte extérieure et la lui désigna du geste, avec le même sourire hautain qui avait souligné chaque mot de cette impitoyable exécution. Emmanuel, devant cette dignité sans emphase, courba la tête sans une excuse impossible, et, la saluant, il disparut. Adrienne revint s'asseoir près de sa mère, mais ses mains tremblantes se refusaient à la direction de son aiguille. Elle prit un livre et resta jusqu'au dîner l'œil fixé sur la même ligne. Après une phrase élogieuse sur la figure et les manières de ce beau jeune homme, M. Audouin ouvrit son journal et n'y songea plus. En passant à la salle à manger, Mme Audouin, qui avait deviné beaucoup plus de choses qu'elle n'en avait vu, retint une minute sa fille dans l'ombre, et, la serrant dans ses bras: — Tu es une brave et bonne fille! lui dit-elle. La nuit qui suivit cette triste soirée fut cruelle pour Adrienne. Elle pleurait

Un argument sans réplique

Dans une lettre marquée au coin d'un grand bon sens, adressée à l'*Indicateur d'Hazebrouck*, un électeur explique pourquoi il combattra par son vote la candidature de M. Parsy. L'argument qu'il emploie est vraiment sans réplique:

« J'ai une autre raison que je vais vous donner de suite: Toutes les fois que je verrai toutes les fractions du parti républicain réunies pour soutenir un candidat, je ne voterai jamais pour lui, par ce seul motif que ce parti renferme un trop grand nombre d'exaltés, de paresseux et de déclassés; parce que les communeux en étaient, sous l'Empire, les meneurs réels, et que je ne m'allierai jamais avec des gens de désordre. Quant il me sera démontré que tel n'est pas le fonds du parti républicain, je changerai peut-être d'opinion et encore! Ce qui enraine en moi cette conviction, c'est que toujours, l'histoire nous l'apprend, les républicains ont voulu renverser les modérés. Sous la première République, les Girondins, modérés pour cette époque, étaient au pouvoir, les Montagnards les guillotaient. Sous la deuxième, Barbès, Blanqui et autres s'insurgèrent en 1848, Ledru-Rollin en 1849. Sous la troisième, Morny et Paris vint renverser les membres du Gouvernement de la Défense nationale, fait les émeutes du 31 octobre 1870 et de janvier 1871; à la même époque, en province, Gambetta est obligé d'envoyer ses amis les plus dévoués empêcher les départements du Midi d'organiser une République au détriment de la sienne. Enfin, au mois d'avril, éclate la Commune, qui, sans le canon du Mont-Valérien, aurait fait l'Assemblée de Versailles, qui fait l'insurrection à Marseille et assassine à Saint-Etienne le préfet, M. de l'Espée.

« Que ces gens-là fassent des émeutes et des insurrections sous la Royauté et l'Empire, on le comprend encore, la révolution c'est leur gagne-pain, mais, sous la République...! que veulent-ils donc, me diriez-vous? eh! vous le savez bien ce qu'ils veulent: c'est l'anarchie, c'est le pillage, c'est l'assouvissement de tous leurs crapuleux instincts. Voilà pourquoi ils s'insurgent sans cesse. Eh! bien, j'en ai assez et je ne me soucie plus de voir les plus purs des républicains au pouvoir, puisque leurs amis les traitent si mal qu'ils veulent sans cesse se mettre à leur place. C'est trop d'agitations, trop d'émeutes, trop de pertes d'argent; car, en résumé, c'est nous qui payons toujours les pots cassés. Savez-vous ce que la Commune nous a coûté? des millions! Savez-vous qu'en 4 ans la République de 1848 a plus appauvri la France que la Royauté en 33 années. La République a emprunté 600 millions de 1848 à 1851, tandis que de 1815 à 1848 la dette publique de s'est accrue que de 300. »

CE QU'ILS ONT TROUVÉ A REPRODRE A M. FIÉVET.

Ils ont fini par trouver des griefs contre lui! Ce n'est pas sans mal! Ils en ont découvert trois; trois grosses bêtises que le *Progrès* a offertes en pâture à ses lecteurs, et dont les petits poussins de la presse radicale ont ramassé pieusement les miettes.

La première s'appelle: M. Fiévet et la guerre.

Il paraît que le 26 juillet 1870, le conseil municipal de Masny, et M. Fiévet maire, ont signé une adresse patriotique. Dans cette adresse on disait: « Si la guerre est une calamité qu'il faut chercher toujours à éviter, elle devient quelquefois une nécessité quand un pays comme le nôtre a été blessé dans son honneur et dans sa dignité. » L'adresse exprimait ensuite l'espoir que la vaillante armée de la France saurait faire respecter ses droits. Voilà le crime! Quel est le maire, quel est le conseil municipal de France qui n'en a pas écrit autant? — Qui sait? peut-être M. Parsy lui-même... Mais sans doute il n'était pas encore sorti de son obscurité.

A l'époque où la guerre fut déclarée, la France entière, ignorant vers quel abîme on la précipitait, fut prise d'un immense élan de patriotisme et d'enthousiasme. — Tous les partis furent unanimes, et le chant républicain, la *Marseillaise*, ne fut pas celui qui retentit le moins haut aux oreilles de nos braves soldats partant à la frontière. Mais quels sont donc ceux qui osent rappeler ces souvenirs de la guerre? Comment! Ce sont ces mêmes radicaux qui ont exploité nos désastres au profit de leurs passions de parti, et battu monnaie avec la guerre à outrance! Ce sont ceux dont les folies, au témoignage de M. Thiers, nous ont coûté la Lorraine et trois milliards!

Ce sont ceux qui ont envoyés nos malheureux mobilisés à l'ennemi, avec des fusils rouillés, des souliers de carton et des généraux de fer blanc! Qu'ils tâchent donc de se faire oublier, et qu'ils aient la pudeur de ne plus parler de ces temps néfastes!

La deuxième facétie est intitulée: M. Fiévet, agriculteur.

Calléici est trop forte! Messieurs du *Progrès* ont découvert que M. Fiévet, ce grand agriculteur, le lauréat de la prime d'honneur et de tous les concours, n'entend rien en agriculture!! — Cependant ils finissent par reconnaître qu'il a fort bien mené sa ferme, et qu'il y a gagné de l'argent!!! On ne répond pas à ces choses-là. — Discuter agriculture avec Messieurs les journaliers radicaux dont les connaissances en ce genre se bornent à la carotte, ce serait vraiment trop naïf; ils seraient trop satisfaits si on avait l'air de les prendre au sérieux. La haute réputation que M. Fiévet

ce fantôme, paré de si attrayantes couleurs, qui venait de s'évanouir honteusement, sans lui laisser même la possibilité de le regretter. Son pauvre amour, ballotté par des émotions si diverses, venait enfin de faire naufrage: le mépris l'avait tué. Dès le lendemain, la vie végétative de la famille Audouin avait repris son cours invariable. Emmanuel était rentré chez lui en proie à une honte profonde de l'école qu'il avait faite, à une colère folle de la leçon humiliante qui lui avait été infligée par cette même jeune fille qu'il avait méconnue et soupçonnée d'une légèreté si loin de son caractère. Il se trouvait ridicule; il la trouvait implacable. Il s'accablait de sarcasmes; il s'accablait de reproches. Il était furieux, exaspéré et... triste. Quelque chose s'agitait tout au fond de lui-même sans qu'il pût définir si c'était le regret d'avoir échoué ou le remords d'avoir entrepris. A son bureau, il apporta, les jours suivants, une mine soucieuse et un esprit préoccupé. Ses collègues se plaisaient; il haussa les épaules sans daigner se fâcher. On lui demanda s'il voulait concourir avec d'autres jeunes gens pour une belle position à l'étranger, offerte au candidat qui réunirait les meilleures conditions pour la remplir. — Concourons, fit-il avec indifférence.

Cependant lorsqu'il apprit que c'était M. Véridan qui avait pris l'initiative de cette proposition, qui disposait de la place et qui allait passer lui-même le susdit examen, des idées nouvelles se firent jour dans son cerveau troublé. Un peu de calme lui revenait par degrés, ou plutôt un peu de clarté. C'était bien décidément le remords, cette souffrance intérieure qu'il n'avait su d'abord comment nommer. Un sentiment de loyal repentir s'affirmait en lui de plus en plus. Ce qu'il y avait de bon et de juste dans sa nature se réveillait au souvenir de cet intérieur, bourgeois sans doute, peut-être même quelque peu ridicule, mais si profondément honnête, où il avait songé à jeter le trouble. L'image radieuse et fière d'Adrienne lui apparut toute rayonnante de pureté, et il se demanda comment il avait osé rêver de tenir, ne fut-ce que d'un soufflé, ce front où la candeur, plus encore que l'intelligence, formait une si douce auréole! Le résultat de ces réflexions fut une démarche qui aurait racheté les torts du jeune homme, s'il avait été au pouvoir d'Adrienne de les oublier. Un matin, M. Véridan entra comme une bombe dans le cabinet de M. Audouin. (A suivre).